
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/2 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.2.47517

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

semble évidemment paradoxal pour une étude sur la Confédération du Rhin. On regrette également l'absence d'index.

En définitive on ne peut qu'approuver l'auteur dans les nuances qu'il apporte à certaines thèses de Jürgen Habermas: le nouvel espace public ne marque pas une rupture radicale par rapport à l'ancien espace politique de la cour, il n'est rien moins qu'abrité des jeux de domination et de pouvoir, et sa pénétration massive par des intérêts économiques est certainement très antérieure aux dernières décennies du XIX^e siècle. Par ailleurs, l'étude de Mme Fratzke-Weiß a le grand mérite de nuancer l'opinion courante, selon laquelle les années napoléoniennes sont d'abord, en Allemagne, le temps de construction d'un nationalisme qui s'affirme fondamentalement contre la suprématie française: les réflexions n'ont pas fait défaut, sur d'autres modes possibles d'organisation pour l'Europe d'après les guerres. Enfin, la question de la réception reste en grande partie posée. Si la publication sous forme de périodique répond mieux au besoin d'une information relativement récente, mais réfléchie, elle n'est pas non plus exempte de critiques, et le discours politique peut biaiser le contenu scientifique, comme nous le rappelle déjà Goethe, par la bouche de Wilhelm Meister:

Nous n'omettrons pas les milles carrés qui n'ont pas été mesurés, ni le chiffre de la population qui n'a pas été recensée. Nous emprunterons aux almanachs et aux statistiques qui, on le sait, sont les documents les plus sûrs, les revenus de provinces. Nous fonderons là-dessus nos raisonnements politiques, nous n'oublierons pas un coup d'œil de côté sur les gouvernements. Nous dépeindrons quelques princes comme de vrais pères de la patrie ...

Frédéric BARBIER, Paris

Karl MURK, Vom Reichsterritorium zum Rheinbundstaat. Entstehung und Funktion der Reformen im Fürstentum Waldeck (1780–1814), Arolsen (Selbstverlag des Waldeckischen Geschichtsvereins) 1995, 323 S. (Waldeckische Forschungen, 9).

Le titre de ce livre, assez agréable à lire pour qu'on oublie presque qu'il s'agit d'une dissertation de Marbourg, et naturellement fort bien documenté, est un peu trompeur, en ce qu'il semble annoncer une problématique de la réforme, là où il n'y eut en réalité qu'un prince aux abois, lourdement endetté bien avant la Révolution, et cherchant désespérément à sauver d'abord ses domaines familiaux, puis au fil des événements extraordinaires de la période, son existence d'Etat indépendant. Des réformes pouvaient en être le moyen si les privilégiés ne s'y étaient opposés avec tous les moyens à leur disposition.

L'auteur commence par le tableau d'un de ces nombreux petits Etats »in 12°« de l'Allemagne du XVIII^e siècle, dont le territoire n'est même pas homogène (le comté de Pyrmont n'est pas attaché à la principauté de Waldeck), mais dont les princes, soucieux de représentation, vivaient au-dessus des moyens que des Stände sourcilleux ne leur accordaient pas volontiers. A bout d'expédients, après avoir loué des soldats en Hollande, le prince avait contracté un emprunt énorme auprès de la Hesse-Cassel. Les premières tentatives de réformes sont liées à cet emprunt, mais elles échouèrent devant l'opposition des membres de la famille régnante, dotés encore de certains droits traditionnels.

Lorsque la guerre éclata, elle signifia d'abord pour Waldeck de nouvelles charges financières: contribution à la caisse de l'Empire, fournitures directes aux troupes. Puis, lorsque la Prusse se fut retirée du conflit, la principauté eut la malchance d'être traversée par la ligne de démarcation tracée en 1796, et de se trouver à la fois belligérante (et devoir continuer à payer l'Empire), et neutre, ce qui avait aussi un prix, le roi de Prusse entendant se faire payer les troupes qui veillaient au respect de la ligne de neutralité. C'est dire que Waldeck accueillit la paix avec soulagement. Restait cependant cette énorme dette qui obérait tout, et dont les intérêts augmentaient chaque année. La famille se refusait à toute aliénation territoriale, mais l'électeur de Cassel exigeait son dû en s'adressant au Reichskammergericht.

L'Empire était heureusement un état de droit, et il existait bien des voies juridiques, que l'auteur décrit en détail: on trouvera là une sorte d'étude de cas, très instructive, éclairant le fonctionnement de cette grande machine, somme toute assez efficace, et qui permit à la principauté, au prix d'une semi-tutelle, d'éviter le pire. Différentes réformes étaient à nouveau esquissées, sous la contrainte, et la Prusse se mêlait de l'administration intérieure de son voisin. Intervention d'autant plus redoutable qu'au début de 1806, l'exemple donné par les Etats du sud, qui médiatisent à qui mieux mieux donne des idées aux grands Etats du nord, et notamment aux deux puissants voisins du prince Frédéric, le landgrave de Hesse-Cassel et le roi de Prusse.

En pareil cas, on cherche un maître plus lointain, et le prince se tourna vers Napoléon, encouragé par son voisin Nassau, membre de la Confédération du Rhin. Cela n'eût rien donné sans la guerre avec la Prusse, qui bouleversa la donne. Désormais tous les efforts de Waldeck tendent à se faire accepter comme Etat immédiat dans la Confédération: il y parvient en avril 1807 (ainsi que plusieurs princes de la région), moyennant la fourniture de 400 soldats, et le restera malgré la création du royaume de Westphalie un peu plus tard.

Deux questions dominent les six ans qui suivent. D'abord celle de la dette, dont la créance a été transférée au Domaine extraordinaire de Napoléon, et qui fait l'objet de longues négociations jusqu'en 1810: finalement, elle est réduite des deux tiers, mais le capital devra en être remboursé rapidement, au prix de nouveaux emprunts difficiles à négocier en un temps de marasme économique et d'incertitudes politiques. Ensuite, celle de l'article 34 du traité de la Confédération, selon lequel chaque souverain doit être maître chez lui, ce qui suppose la fin des nombreux droits féodaux entrecroisés. Si les rois de Bavière ou de Wurtemberg ont réglé la question *proprio motu*, sans s'embarasser de négociations, le prince de Waldeck n'ose faire de même avec son voisin westphalien, et il en résulte de longues tractations à peu près sans résultat. Au fond le prince s'estime satisfait d'échapper à la médiatisation, surtout après les annexions napoléoniennes, qui affectent le nord de l'Allemagne en 1810.

Toute sa politique se réduit en ces années à un seul article, satisfaire Napoléon. Et pour cela, d'abord, lui fournir les soldats qu'il demande, fût-ce pour l'Espagne, fût-ce pour la Russie. Beaucoup de sujets de Waldeck y laisseront leur vie. Ensuite, appliquer le Code civil, mais c'est chose plus délicate pour un souverain qui n'est rien moins qu'absolu: de discussion en commission, le processus traînera jusqu'en 1813. A cette date, Napoléon a d'autres soucis.

En 1813, le nouveau prince de Waldeck se comporte comme les autres souverains d'Allemagne, il n'a guère d'autre choix. La survie de la principauté est, encore une fois, en jeu, on peut tout craindre du tout-puissant Stein, mais il y a Metternich, et Waldeck vivra jusqu'en 1918. Le paradoxe veut que, Napoléon presque tombé, le prince décide en janvier 1814, par une sorte de coup d'Etat, d'introduire dans son Etat une constitution de type westphalien. Il se heurta aussitôt à des résistances insurmontables, et le compromis obtenu en juillet n'en laissa presque rien subsister. L'auteur conclut que, pour ce petit Etat, situé à l'écart des grandes voies de communication, et peu touché directement par les événements, mais fortement affecté par les remous qu'ils avaient provoqués, l'époque de la Confédération resta finalement un épisode, il n'y eut pas de vraie rupture avec l'Ancien régime.

Il faudra se demander si c'est un phénomène général à l'échelle de petits Etats, où le prince n'est guère en mesure de jouer au despote éclairé à la manière de Frédéric de Wurtemberg, tandis que Napoléon, qui avait les moyens d'imposer ses vues à ces petits princes plus qu'à d'autres, était trop sollicité par les urgences militaires. Ou si, comme le suggère l'auteur *in fine*, les caractéristiques propres de Waldeck, sa relative pauvreté, le poids de la parentèle du souverain, peut-être aussi le caractère de ce dernier, moins énergique que son frère Georges, peuvent rendre compte de cet échec. N'oublions pas, enfin, que cette période fut très brève.

L'auteur de cette étude a fort bien tiré parti, en tout cas, et de la bibliographie, et des archives (notamment celles des Affaires étrangères, qu'on lui sait gré de citer en français).

L'édition est soignée, dans la série des Recherches sur Waldeck, avec plusieurs portraits et de bonnes cartes (encore que, bizarrement, elles ne fassent pas ressortir le territoire de Pyrmont). On n'en voudra pas à l'auteur d'avoir cru que les Affaires étrangères étaient déjà au Quai d'Orsay du temps de Talleyrand (p. 152) ou d'avoir fait de Daru un général (p. 168), mais on lui reprochera de calomnier la mémoire du même Daru, qui n'avait pas la réputation d'être personnellement corrompu, et qui est accusé ici sur la base d'une citation fortement sollicitée (ibid.). Mais c'est évidemment marginal. Nous avons enfin apprécié la clarté des résumés intermédiaires et des conclusions de l'ouvrage de Karl Murk, qui apporte une nouvelle pierre à la connaissance de cette Allemagne de la Confédération si bien étudiée depuis une vingtaine d'années, dans le sillage des professeurs Weis, Berding et Elisabeth Fehrenbach.

Michel KERAUTRET, Paris

Viola DÜWERT, *Geschichte als Bildergeschichte? Napoleon und Friedrich der Große in der Buchillustration um 1840*, Weimar (VDG) 1997, 413 S.

Sous un titre un peu sibyllin et un sous-titre trop généralisateur, il s'agit pour l'auteur de comparer deux publications exactement contemporaines, «L'Histoire de l'Empereur Napoléon» de Laurent de l'Ardèche, et la «Geschichte Friedrichs des Grossen» de Kugler, illustrées respectivement par Vernet et Menzel. Ces deux ouvrages parurent à quelques mois d'intervalle à Paris et à Leipzig, le second étant directement inspiré du premier. Même si les deux livres ont eu ensuite des destins différents, l'entreprise française connaissant un succès immédiat mais tombant ensuite dans l'oubli, tandis que la publication allemande, après des débuts laborieux, allait devenir un «best seller» pour plusieurs décennies, le parallèle est donc tout naturel, et l'Auteur le conduit avec une subtilité et une érudition remarquables, dans un travail fort bien construit et très agréable à lire. Contrairement à ce qui arrive souvent en pareil cas, elle ne s'est pas bornée à juxtaposer les deux volets d'un diptyque, elle s'efforce vraiment de comparer et de mettre en lumière les influences comme les différences.

Qu'on nous pardonne d'ajouter que, si ce livre provient d'une Dissertation (soutenue à Bonn), il est exempt de tout pédantisme et évite les apriori théoriques, mais manifeste une érudition irréprochable tant par sa bibliographie et le traitement critique de la littérature préexistante, que par son enquête relative aux circonstances des publications et aux personnalités qui les réalisèrent. On admire particulièrement les analyses détaillées, claires et convaincantes du contenu des deux œuvres qui associent la rigueur de l'historien et la finesse d'observation de l'historien d'art.

Le volet allemand est en apparence un peu plus développé que le volet français: 178 pages contre 96. Cela n'est pas dû à la partialité de l'auteur, mais au fait que le livre français ayant servi de modèle, les comparaisons se trouvent en général dans la partie allemande du livre, et aussi au fait que l'Histoire de Frédéric II a eu pour les générations ultérieures un rôle important qu'il convenait d'analyser aussi. On regrettera tout au plus quelques brouilles: les citations françaises n'ont pas toujours été parfaitement relues, d'où un certain nombre de coquilles. Très peu d'erreurs en revanche – on a tout juste sursauté en lisant page 294 que Lafayette était passé à l'ennemi «après l'exécution de Louis XVI en août 1792».

Les deux livres étudiés par Viola Düwert ont compté d'abord dans l'histoire de l'édition. Ils ont en effet révolutionné l'art de l'illustration des livres. Tirant parti des derniers perfectionnements de la xylographie, ils osent appliquer pour la première fois dans le domaine du livre d'histoire une technique employée récemment avec succès pour illustrer quelques romans classiques: illustration continue, sous forme de centaines de gravures disséminées tout au long du texte, et se substituant aux quelques planches en pleine page qui faisaient jusqu'ici toute la distraction du lecteur. Le modèle est français, et le rôle de l'éditeur (Dubochet) déci-